



Dans le brouillard

FABIENNE RADİ

Un nuage potelé gris foncé duquel tombent 6 gouttes d'eau. Le même systématiquement répété sur toute la carte de mon appli MeteoSwiss. Genève, Bern, Basel, Zürich, Sion, Chur, Lugano, même topo. On dirait un troupeau d'éléphants en pleurs envahissant la Suisse. Le retour d'Hannibal ? (Le général carthaginois, pas le tueur en série cannibale.) J'ai vérifié : 4 gouttes signifient *très nuageux, pluies intermittentes*, 6 gouttes *très nuageux, pluie continue*. Tout le monde est content. Ça fait des semaines qu'on s'arrache les cuticules devant les images du téléjournal montrant des forêts qui brûlent partout dans le monde. Qu'on dort à poil avec un ventilateur recouvert de serviettes humides qui couine toute la nuit au pied du lit.

La semaine passée j'ai lu cette fameuse BD qu'on m'avait recommandée, *Un Monde sans fin*¹. C'est aussi instructif que déprimant. Même si Jean-Marc Jancovici – le spécialiste du réchauffement climatique qui y discute avec le dessinateur Christophe Blain – se donne du mal pour développer quelques raisons de ne pas désespérer à la fin du bouquin. Entre deux pages j'observais les vaches dans le pré à côté de chez moi d'un œil dubitatif. J'essayais de visualiser le volume de tout ce méthane sortant de leur bouche et de leur trou du cul. Difficile

de regarder une Red Holstein comme une Porsche Cayenne.

Il pleut. Tout le monde est content sauf moi mais je ne le dis pas. Ou plutôt je n'ose pas. Il y a deux mois j'ai succombé à la tentation du Glacier Express. Ça me démangeait depuis des années. C'est un train panoramique qui traverse les Alpes suisses depuis le Valais jusqu'au fond des Grisons. On passe sur 291 ponts, on traverse 91 tunnels, on grimpe le col de l'Oberalp jusqu'à 2033 mètres, tout ça en un peu moins de 7 heures. Fin juin j'ai réservé deux places pour le 19 août. Tout était plein jusqu'à cette date. Ça coûte la peau des fesses. Le quart du prix d'une vache laitière en Gruyère. Les touristes chinois et indiens adorent. Ils apprennent à tremper des bouts de pain dans du fromage fondu tout en regardant des montagnes et des précipices par la fenêtre. Pas facile de tout faire en même temps, surtout s'ils veulent en plus prendre des photos. Les Suisses préfèrent sortir leur pique-nique acheté à la Migros. Les paysages sont indécents de beauté.

Jusqu'au 14 août, je n'ai pas pensé une seconde à l'éventualité d'un changement météo. Les pics de chaleur s'enchaînaient comme les épisodes d'une série Netflix. N'oubliez pas de vous hydrater, cessez d'arroser vos jardins, ne grillez pas de saucisses dans la forêt, pensez à faire boire vos aînés, nous répétaient à la radio des voix soyeuses et engageantes payées par le gouvernement. Le 16 août le ciel a vaguement commencé à

se couvrir. *Risques d'averses éparses*, annonçait soudain l'appli MeteoSwiss qui, jusque là, laissait les soleils se multiplier comme des lapins. Ah tiens, ce serait bête de traverser les Alpes dans la pluie et le brouillard, ai-je pensé. J'ai vite relu les conditions d'annulation. *Maladies graves, accidents, décès, grossesses, licenciement sans faute par l'employeur*. Ça n'allait pas le faire. Le 17 août il a plu une bonne partie de la journée. Le 18 il y a eu une légère accalmie. Et le 19 la pluie et le brouillard enveloppaient la gare de Brigue – point de départ du Glacier Express – comme de la crème double une meringue.

Le soir précédent j'avais reçu un message me rappelant que je devais rendre un texte au plus vite. Quelque chose pour accompagner le nouvel épisode de la série *Il était une fois le Plaza* – celui que vous voyez en haut de cette page. Il allait falloir parler d'une manière ou d'une autre des trois cinéastes que j'avais choisis pour le potentiel sémantique de leur nom. Dans l'ordre : Stanley Kubrick, Martin Scorsese et Ridley Scott. Je n'ai de fascination particulière pour aucun d'entre eux. Ni d'antipathie non plus. Difficile de trouver un angle d'attaque dans ces cas-là.

À ma mauvaise humeur due à la météo s'est ajoutée l'angoisse de la page blanche. Durant la nuit du 18 au 19 j'ai très mal dormi. Je pensais à cette histoire d'un japonais qui avait attendu des années pour aller voir le Grand Canyon en Arizona. Le jour venu il

s'était retrouvé face à un mur de brouillard. Seule la pancarte clouée sur la balustrade de protection indiquait qu'il y avait un vide de plus de 1500 mètres juste en-dessous de lui.

Un peu plus tard dans la nuit, au lieu de compter les moutons j'ai listé les films que je connaissais de ces trois cinéastes. Le résultat n'était pas brillant. Je mélangeais les titres, je confondais les acteurs, je ne me souvenais plus très bien des histoires. C'est là que j'ai pensé à un ami artiste qui développe un *dictionnaire encyclopédique lacunaire*² depuis plus d'une dizaine d'années. Il fait des listes de mots qui lui viennent à l'esprit, les classe par ordre alphabétique, puis écrit une définition pour chacun d'eux à partir de ses seules connaissances à ce moment précis. Il appelle ça un *dictionnaire en cours de ce qu'il sait*. Dates incomplètes, orthographe approximative (pour les noms propres compliqués à retenir, sinon son orthographe est irréprochable, c'est un lecteur-correcteur impeccable), imprécisions, points d'interrogation, font partie intégrante de la rédaction de son dictionnaire en ligne.

En retournant mon oreiller pour la dixième fois je me suis dit que ce serait une bonne idée de faire la même chose avec ces trois cinéastes. J'allais profiter de ce voyage raté pour écrire. Quitte à être assise pendant 7 heures dans la brume et le crachin, autant en profiter pour travailler. Pas de

wi-fi, à peine un bâton de réseau sur quelques minuscules tronçons du trajet, c'étaient les conditions parfaites pour coller au principe d'un texte *lacunaire*. Se rappeler Stanley, Martin et Ridley juste avec mon cerveau. Sans Google ni autre béquilles internet. Et tant qu'à faire, en s'inspirant du *Je me souviens* de Georges Perec.

Voici donc le résultat, écrit par intermittence, entre 8 arrêts de train, le 19 août 2022 de 11h18 à 17h38, en mangeant un croissant au jambon (à Andermatt), un bircher muesli (à Disentis/Mustér) et un paquet de biscuits Kambly (de Filisur à Saint-Moritz), les 3 achetés à la Coop de Brigue avant de monter dans le wagon :

1. Gare de Brigue, 691 m, 11h18, ciel couvert, pluie, 15°

Je me souviens que parmi les nombreuses scènes de boxe dans *Raging Bull* de Martin Scorsese, il y en avait une durant laquelle le nez de Robert de Niro se faisait écraser au ralenti en produisant un bruit semblable à celui d'une poire mûre jetée contre une paroi.

2. Gare d'Andermatt, 1447 m, 12h46, ciel couvert, pluie, 11°

Je me souviens n'avoir pas bien compris l'histoire de *Blade Runner* de Ridley Scott la première fois que je l'ai vu au cinéma, mais je me souviens très bien du visage de Rutger Hauer que j'avais déjà repéré dans

Turkish Délices de Paul Verhoeven. Rutger ressemblait au chanteur Dave, mais en plus inquietant. Et plus sexy. Tous les deux sont hollandais. Ridley Scott, lui, est anglais. Enfin je crois.

3. Gare de Disentis/Mustér, 1130 m, 13h55, ciel couvert, pluie, 13°

Je me souviens avoir décidé de ne plus jamais aller voir les films de Scorsese au cinéma quand il a commencé à mettre systématiquement des gros tubes rock dans ses BO. Ça devait être à peu près au moment où il a sorti *Gangs of New York*.

4. Gare de Coire, 592 m, 15h15, ciel couvert, pluie, 15°

Je suis incapable de me souvenir de la tête de Ridley Scott alors que je vois parfaitement bien celles de Stanley Kubrick et de Martin Scorsese. Je me demande à quoi ça tient.

5. Gare de Tiefencastel, 884 m, 16h27, ciel couvert, pluie, 13°

Je me souviens de l'actrice Shelley Winter dans le *Lolita* de Stanley Kubrick, elle était épatante dans le rôle de la femme mûre désespérée en chemisier léopard, robe-tablier ultra courte, mise en plis trop apprêtée et fume-cigarette. C'était un mélange de Catherine Deneuve (le léopard), Simone Signoret (le désespoir) et Jacqueline Maillan (la mise en pli et le tablier).

6. Gare de Filisur, 1032 m, 16h41, ciel couvert, pluie, 10°

Je me souviens avoir vu *Blade Runner 2049* sur mon ordinateur en croyant que c'était réalisé par Ridley Scott, alors que pas du tout, c'est Denis Villeneuve qui l'a fait, m'a expliqué une copine artiste dont les installations sont inspirées de l'esthétique du premier *Blade Runner*³. Je n'ai pas mieux compris l'histoire mais les images étaient impressionnantes. Rutger Hauer n'était plus là. Dommage.

7. Gare de Samedan, 1721 m, 17h29, ciel couvert, pluie, 12°

Je me souviens avoir lu récemment que Stanley avait terrorisé une autre Shelley (Duvall) dans *The Shining* en lui demandant de refaire plus de 120 fois la même scène où elle doit assommer son mari écrivain joué par Jack Nicholson avec une batte de baseball, ceci après qu'elle ait découvert qu'il avait écrit sur des centaines de pages la même phrase, *All work and no play makes Jack a Dull Boy*, qui veut dire approximativement, *Ne penser qu'à son travail et ne pas s'amuser vous rend assommant*, et je me souviens aussi que, bizarrement, dans la version française du film on voyait un autre texte à l'écran qui, lui, disait, *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. Si je me souviens aussi bien de ce détail c'est parce que je possède un très beau livre d'un artiste qui s'est approprié le motif de cette scène en

Il était une fois Le Plaza (502E03), 2022. Concept : Fabienne Radi. Graphisme : Clovis Duran.

répétant cette fameuse phrase sur plus de 250 pages, avec une nouvelle mise en forme à chaque page⁴. Sur la couverture de ce livre on voit la tête de Jack Nicholson faite avec les caractères de la phrase. Je trouve ce livre tellement beau que je l'ai exposé chez moi comme un tableau.

8. Gare de Saint-Moritz, 1822 m, 17h38, ciel couvert, pluie, 11°

Je me souviens que Stanley Kubrick avait les mêmes sourcils en circonflexe et le même regard torve un peu effrayant que Salman Rushdie qui, aujourd'hui, vient de perdre un œil après avoir été poignardé plusieurs fois par un fou, scénario pas si éloigné de celui de *The Shining* (écrivain, folie, cou-teau) quand on y réfléchit.

¹ Christophe Blain, Jean-Marc Jancovici, *Un monde sans fin*, Dargaud, 2021.

² Ambroise Tièche, *Dictionnaire encyclopédique lacunaire*, depuis 2009 : www.dictionnaireencyclopediquelacunaire.ch

³ Chloé Delarue, *Projets TAFAA (Towards A Fully Automated Appearance)*, depuis 2015.

⁴ Nicolas Giraud, *All work and no play*, éditions boobooks, Genève, 2011.

La seconde saison de la série *Il était une fois le Plaza* joue avec la sonorité des noms de personnalités du cinéma, en traduction homophonique : il faut les lire à voix haute pour les comprendre. La forme colorée dans lesquels les noms sont insérés correspond à l'onde sonore, renversée et compressée, qu'ils produisent lorsqu'on les prononce.